

Architecture et archétypes

Jacques Dufresne

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31180ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dufresne, J. (1987). Architecture et archétypes. *Liberté*, 29(5), 31–47.

JACQUES DUFRESNE

Architecture et archétypes

C'est la première fois, et peut-être la dernière, qu'on m'invite à écrire sur l'architecture. J'irai donc à l'essentiel sans détours, au risque de choquer quelques lecteurs par ma critique du conformisme actuel et d'en décevoir d'autres par le rappel que j'entends faire des grandes évidences de la tradition. Même si j'avais des idées originales sur l'architecture, je me garderais bien d'en faire état. J'estime en effet que l'obsession de l'originalité est le pire mal qui peut frapper cet art destiné à prolonger l'instinct de nidification.

L'architecte québécois le plus en vue depuis quelques années est un certain monsieur Rousseau. Les Montréalais lui doivent, si l'on peut appeler cela une dette, un bar à tuyaux appelé *Business* et inspiré par un lieu du même genre construit quelques années plus tôt à New York.

J'ai visité ce monument immédiatement après avoir participé à un jury d'architecture auquel l'on m'avait invité par mégarde. Cet exercice m'avait conduit au seuil du désespoir. Les maquettes et dessins exposés étaient tous accompagnés de longs textes prétentieux empruntés à un corpus déjà exsangue auquel les auteurs avaient cru bon d'ajouter leurs savants commentaires. «Plus on donne à entendre, moins on donne à voir.»

Sans doute parce qu'ils éprouvèrent, tardivement, le besoin de parfaire mon éducation, les organisateurs du concours me conduisirent à la grotte de monsieur Rousseau, non loin de la rue Saint-Laurent. Les travaux n'étaient pas encore tout à fait terminés. Quelques tuyaux n'étaient pas encore soudés et, si ma mémoire est fidèle, il manquait encore quelques tonnes de pierre concassée dans les murs.

Dois-je préciser ce que m'inspira ce Beaubourg miniaturisé, inversé et décoloré? Qu'on sache seulement que j'ai horreur du bruit, pour des raisons physiques et métaphysiques, et que la seule finalité manifeste de cette caverne est de servir de temple au bruit?

J'ai compris dans ce lieu obscur qu'il existe une architecture terroriste, comme il existe une sculpture et une peinture du même nom.

Il n'y a plus de sens parce qu'il n'y a plus de commune participation à des valeurs stables. Le calendrier, l'échelle du temps, est devenu l'échelle des valeurs, 1987 un promontoire à partir duquel l'on peut juger de tout ce qui se fait, s'est fait, et se fera. Le maître à penser du moment est celui qui a eu l'audace de conquérir ce sommet et d'y planter son drapeau.

Paul Valéry disait que la référence à la date est ce qui reste quand tous les autres critères ont disparu, ce qui expliquait à ses yeux pourquoi tant de critiques se cramponnent à cette bouée. Grâce à elle, ils peuvent camoufler leur pauvreté intérieure sous l'objectivité de la science. Il ne leur est plus nécessaire de se distinguer pour distinguer. La date est aussi incontestable que le degré centigrade, et n'importe qui peut la repérer. Une fois qu'on a occupé ce haut lieu avec œuvres et bagages, on peut facilement y faire régner la terreur. Le mot rétrograde tombe alors comme une guillotine sur tous ceux qui ne font pas preuve de conformisme et de servilité face à la mode du jour.

Alberto Moravia vient de consacrer à cette grave question un article définitif que bien des amateurs éclairés mais sans prétention appelaient depuis longtemps de leurs vœux. Il s'intitule *L'esthétique terroriste* (*Harper's*, juin 1987).

À bas la tradition! Ce cri résume la terreur dans le domaine artistique; un autre cri, «Pas d'ennemi à gauche!», résume la terreur dans le domaine politique. La terreur n'admet pas qu'il puisse exister des choses telles que des valeurs stables. Elle est liée à l'idée de progrès; un progrès, il convient de le noter, qui n'a toutefois rien à voir avec le concept d'amélioration, mais seulement avec celui du déplacement dans le temps. Une idée, un homme, un groupe sont en progrès dans la mesure où ils

sont en mouvement, et non dans la mesure où ils s'élèvent vers la perfection. Il s'agit donc d'un progrès au sens le plus étroit du terme; et il importe peu que ce progrès soit vers le bas ou vers le haut, vers la décadence ou vers une régénérescence.

Les finalités en art, y compris en architecture, coïncident avec celles de la philosophie d'une époque, d'un lieu ou d'un individu. À une philosophie qui consiste à déblatérer contre les étoiles et les phares, correspond un art à la dérive. Faute de repères dans l'espace intérieur, il ne reste plus qu'à se raccrocher au temps et à compenser par de la terreur l'absence de conviction fondée et communicable.

Je suis d'une autre école. J'ai eu des maîtres qui m'ont aidé à lire Nietzsche et Marx sans renier Platon et Aristote. J'adhère à des invariants, à des valeurs stables, dégradées par le temps certes, mais aussi épurées par de grands esprits qui savent prendre la mesure du temps sans en subir la contagion.

Dans la tradition où je me situe, la finalité de l'architecture est d'enseigner l'harmonie, mot qui, chez Platon, est synonyme de vertu. L'harmonie est un rapport entre le ventre (lieu du désir), le cœur (lieu du courage) et la tête (lieu de la pensée), tel que le haut règne sur le bas *non par la force mais par la persuasion*.

Cette expression, *non par la force mais par la persuasion*, est utilisée par Platon dans le *Timée* pour désigner la façon dont le demiurge a procédé quand il a façonné le cosmos. Dans le cosmos, nous dit Platon, *le Bien règne sur la nécessité par la persuasion et non par la force*.

Il est impossible de trouver une formule qui rende mieux compte du sentiment de la beauté du monde, et si l'on y réfléchit bien, de toute forme de beauté. Le mot *grâce*, appliqué à une personne ou un tableau, désigne très précisément la persuasion, la douceur par laquelle une forme s'impose à une matière tout en la respectant. Il y a crispation partout où l'esprit règne par la force plutôt que par la persuasion. Chez les êtres humains, l'abus de volonté équivaut à un abus de force.

Tous les arts ont pour finalité de faire pénétrer l'harmonie dans les êtres, mais nulle part cette finalité n'est plus manifeste ni plus importante que dans l'architecture. La maison est une œuvre d'art

que nous habitons. Elle a donc sur nous une influence de tous les instants. Elle détermine pour une large part la place qu'occupe la volonté dans notre vie. Un intérieur harmonieux et chaleureux réduit l'effort de volonté que nous devons faire chaque matin pour nous lever. Une maison bien proportionnée, ayant en outre un visage, prolongée par un jardin, exercera sur nous le même attrait que le nid lointain pour l'oiseau migrateur. Et la grâce qui peut-être émanera de nous un jour aura son explication ultime dans cette conspiration libératrice des choses constituant notre environnement.

Il faut aussi des lieux propices à l'étude, à la santé, à la prière: des écoles, des hôpitaux, des églises. J'estime pour ma part que l'échec de la réforme scolaire au Québec a été avant tout architectural. L'architecte français André Bruyère a soutenu une thèse semblable à propos des événements de mai 1968 en France.

Pour atteindre une fin spécifique, prédisposer à l'étude par exemple, il ne suffit pas que l'habitat possède les qualités fondamentales: harmonie, vie, chaleur, etc. Il faut aussi qu'il contribue à élever la pensée et à la tourner dans une certaine direction.

Dans l'une des maisons construites par André Bruyère, il y a un lavabo qui illustre parfaitement bien cette influence spécifique que peut avoir l'architecture. Ce lavabo est constitué d'un bloc de marbre creusé de quelques centimètres à peine, de sorte qu'on a l'impression que la pièce a été moulée sur une grande assiette. Le robinet est situé à cinquante centimètres environ au-dessus d'un trou central qui conduit à l'égout. À première vue, il s'agit d'un anti-lavabo. On découvre cependant à l'usage que cette œuvre d'art transforme le geste de se laver les mains en un acte sacré. Le jet est strictement contrôlé. Si l'on pose délicatement les bons gestes, on ne fait pas d'éclaboussures. La nature même de ces gestes implique au contraire un grand respect de l'eau. Je ne connais pas de façon plus efficace d'inciter ses hôtes au raffinement, au respect des choses et des êtres, et, depuis que j'ai utilisé ce lavabo, j'estime qu'il y a beaucoup de vulgarité dans le fait de déclencher les chutes du Niagara chaque fois qu'on veut se laver les mains. C'est ainsi qu'un édifice peut, par un détail, élever l'esprit et l'orienter dans une certaine direction.

Les détails ne doivent toutefois pas faire passer les qualités fondamentales au second plan. Le mot esthétique vient du grec *aisthesis* qui veut dire sensibilité. Nous n'y pouvons rien, il y a, selon les mots de Pascal, « un modèle d'agrément et de beauté » qui fait que certains arrangements des lignes et des volumes nous apportent plaisir et paix. La règle d'or est l'un de ces arrangements.

Cette correspondance, encore mystérieuse, entre le monde et notre sensibilité engendre à son tour d'autres correspondances qui se déploient autour d'elle comme les ondes sur l'eau autour du point d'impact d'un caillou.

Victor Hugo a évoqué ces ondes dans un passage de *La Légende des siècles*, où il fait parler le temple d'Éphèse.

*... Ma symétrie auguste est sœur de la vertu...
 Sparte a reçu sa loi de Lycurgue rêveur,
 Moi, le temple, je suis législateur d'Éphèse;
 Le peuple en me voyant comprend l'ordre et s'apaise;
 Mes degrés sont les mots d'un code,
 Mon fronton pense comme Thalès, parle comme Platon,
 Mon portique serein, pour l'âme qui sait lire
 A la vibration pensive d'une lyre,
 Mon péristyle semble un précepte des cieux;
 Toute loi vraie étant un rythme harmonieux,
 Nul homme ne me voit sans qu'un dieu l'avertisse;
 Mon austère équilibre enseigne la justice;
 Je suis la vérité bâtie en marbre blanc;
 Le beau, c'est, ô mortels, le vrai plus ressemblant;
 Venez donc à moi, foule, et, sur mes saintes marches,
 Mêlez vos cœurs, jetez vos lois, posez vos arches;
 Hommes devenez tous frères en admirant;
 Réconciliez-vous devant le pur, le grand,
 Le chaste, le divin, le saint, l'impérissable;
 Car, ainsi que l'eau coule et comme fuit le sable
 Les ans passent mais moi je demeure; je suis
 Le blanc palais de l'aube et l'autel noir des nuits
 ... Chef d'œuvre pour les yeux et temple pour les âmes!*

Voilà pourquoi la recherche de l'originalité est un non-sens. Il faut se tourner vers les archétypes.

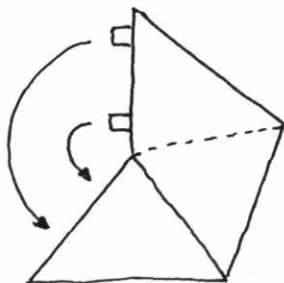
JACQUES FOLCH-RIBAS

Architecture et Éros: la théorie et la pratique

L'erreur capitale est de confondre *architecture*, qui est à la fois un objet, visible, et un discours sur l'art, une langue, une écriture... de confondre cela avec la *profession d'architecture*, qui est une pratique. Ainsi, toutes les critiques que l'on peut adresser aux architectes (hommes, rarement femmes, et c'est déjà une curiosité dont nous pourrions reparler) ainsi qu'à la pratique, sont depuis belle lurette épuisées par leur propre redondance. Les critiques portent toujours à faux, parce qu'elles se fondent sur la chose du moment, objet visible, ou la chose du passé, objet visible, et négligent le discours, c'est-à-dire le fond de la question: l'architecture.

Depuis Imhotep, premier architecte et pharaon (ce n'est pas indifférent de signaler la collusion), on nous les a toutes dites, ces critiques, et les architectes, tels Cyrano, aiment bien qu'on les leur serve mais préfèrent se les servir eux-mêmes. Nous verrons que le praticien d'architecture est tout d'abord un masochiste. Forcément: il veut faire un discours, il est là pour cela, il ne fait que des objets. Comme l'écrivain qui veut faire une œuvre et ne fait que des livres. Papier imprimé ou matériaux assemblés, même combat: c'est du vent.

PRINCIPE DE
CONSTRUCTION
DES PYRAMIDES



Avez-vous remarqué: tout le monde est architecte. Chacun, à une occasion (au moins) de sa vie et quelle que soit son occupation personnelle, se croit tenu de dire: «Il faudrait un mur, là. Une porte, là. Une fenêtre, là.» C'est extrêmement curieux. Le fond de l'affaire pourrait s'illustrer comme ceci: vous appelez un architecte. Il fait son diagnostic. Il rédige son ordonnance: voilà ce qu'il vous faudrait. Bien. Mais *vous avez le droit de discuter*. C'est ici que l'architecture achoppe, et elle ne s'en sortira jamais.

Que le client paie n'est pas un argument. Que le client vive avec et dans une architecture n'est pas un argument. Le malade aussi paie, le malade aussi vit avec son corps, il ne lui viendrait pas à l'idée de discuter les recommandations du médecin.

(Parenthèse. C'est là, aussi, que se trouve la grandeur de l'architecture. C'est là que cet art va être le moins dominateur des arts. L'art qui n'est jamais accepté totalement. L'art le plus humain... Toutes ces choses déjà dites, mais que je fixe ici afin de donner un aperçu de *caste*. Car les architectes sont castés (c'est bien voisin de castrés) dès leurs études finies, et par la grâce même de leurs études. On dirait qu'une série de tabous leur a été inculquée, des tabous de caste, d'initiés, tabous qui leur font voir les choses de l'architecture autrement que les autres, les non-architectes.

Exemple: une poutre qui s'appuie sur une autre poutre, pour un architecte, en théorie: c'est mal. Elle doit s'appuyer sur des poteaux. Pour le non-architecte, l'homme normal, la poutre est bonne si elle tient.)



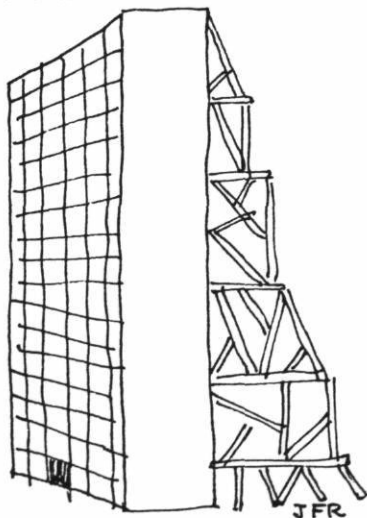
Donc: vous avez le droit de discuter. C'est l'infini de l'architecture. L'in-fini, le non-fini. Le non-sûr, «l'insécure»... Comme c'est beau, n'est-ce pas?

Vous avez même le droit de demander qu'on détruise et reconstruise et augmente et diminue la même œuvre (Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Pierre de Rome et le Stade de Montréal). Essayez cela avec *Les Ménines* de Velasquez ou la *Rhapsody in Blue* de Gershwin, vous verrez: le tollé mondial.

Telle est l'architecture. Elle existe, vous l'avez déjà rencontrée. Mais c'était l'effet du hasard le plus pur, la collusion triple entre un artiste, le pouvoir, et le silence du pouvoir. Rare.

*

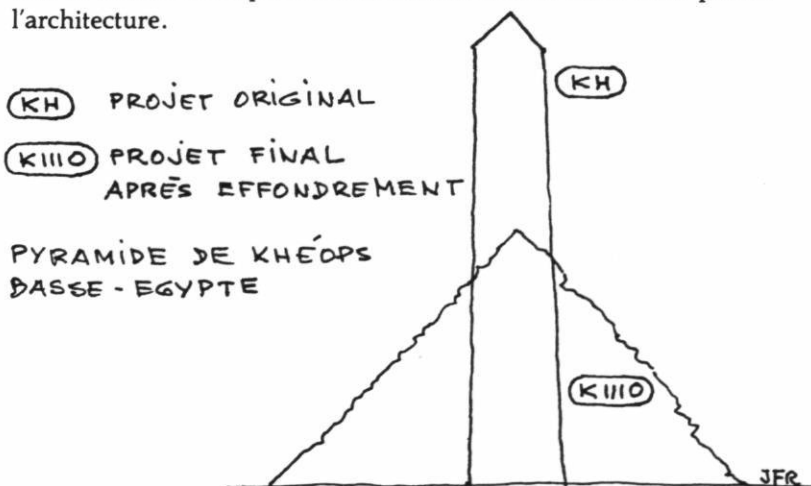
L'architecture, c'est le *but*. On ne l'atteint jamais. On s'en approche plus ou moins. Il y a des centaines de solutions à un même problème, ou à un même besoin. Pauvre praticien, dès lors: il sait (s'il est conscient) qu'il aurait pu faire autrement, et aussi bien! Métier suicidaire, pour masochistes ou inconscients. L'architecture, elle, se découvre d'un jupon (et encore, la pute, à demi!) de temps en temps, si ma solution présente quelques solides qualités qui semblent lui faire de l'œil. Pas souvent.



L'architecture, c'est ce qui se perçoit *après*. Lorsqu'une forme de vie (une société) est morte, finie, terminée. Alors on regarde, on dit: «Tiens, c'était comme cela dans ce temps-là». Cela renseigne. Mais au moment où on le faisait, nul ne savait ce qu'il faisait. Surtout pas les architectes. Un accord tacite, cependant, une sorte d'osmose entre les hommes et le temps qu'ils vivaient, faisait que cela se faisait ainsi. Auguste Perret disait: «L'architecture c'est ce qui fait de belles ruines.» Célèbre boutade, mais qui mérite réflexion.

*

L'architecture, c'est *de l'argent*. Beaucoup. Et gaspillé. Entendre par là: comme dans tout art, dépensé sans but lucratif. *Overpaid*, que nous appelons aussi *overdesigned*. Une construction rentable, ce n'est qu'une construction, et cela n'a rien à voir avec l'architecture. Ce qui expliquerait le manque d'architecture — d'esprit — des villes modernes, où l'argent se dépense à la limite de la nécessité, à la limite du rapport financier d'un immeuble (avec 1% du budget consacré à des œuvres d'art plaquées sur une construction pour lui donner soi-disant un cachet, qui la hausserait vers l'architecture... alors qu'il s'agit de donner bonne conscience aux promoteurs, aux gouvernements et au public). Ce qui montre bien que tout le monde sent que cette construction «rentable» n'est pas de l'architecture.



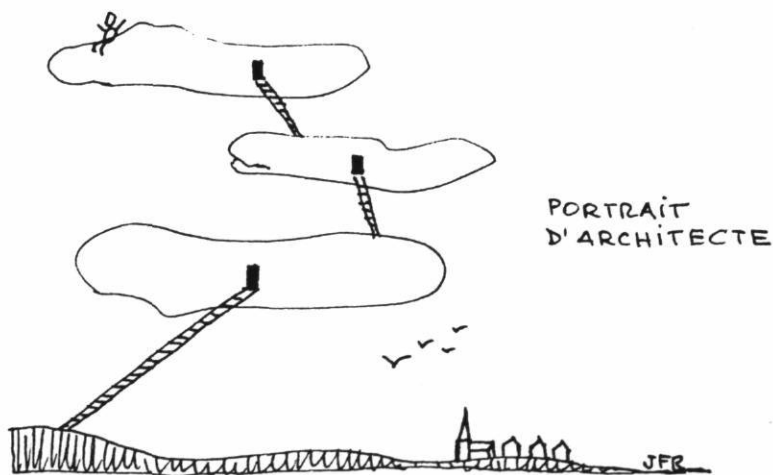
À ce sujet (l'argent) voici quelques chiffres.

Prix du Parthénon: 75 milliards de dollars (1976). Calculé en heure-ouvrier-salaire minimum. Je ne parle pas des Pyramides, c'est mondialement connu.

Prix du Palais Pitti: une carrière de marbre épuisée. Plus de 2 milliards de dollars (1976). Comme la famille Pitti ne les avait pas, elle les a pris — la propriété c'est le vol — en heures-esclaves, en taxes, etc... Étudier ici le système économique de la Renaissance italienne.

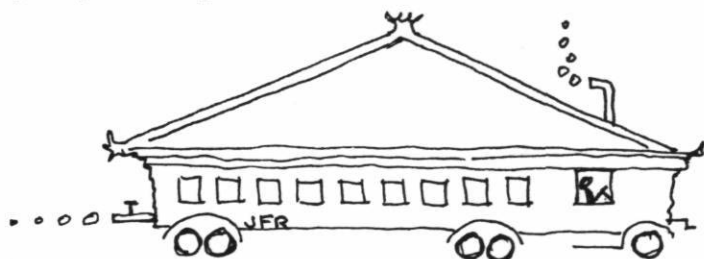
Prix de Versailles: 250 milliards. Pas de toilettes, pas d'air conditionné, pas d'électricité comme chacun sait. Les salaires payés rubis sur l'ongle. L'architecture étant (avec la puissance) le but visé, cela se pouvait faire. Imaginez une ville construite pour les ouvriers, et des charrettes emplies de marbre, à la queue leu leu, sur soixante kilomètres. Vous avez Versailles, le début seulement.

Saint-Pierre de Rome (les trois constructions successives, contradictoires et superposées): 2 milliards de dollars. La coupole seule: 150 millions. Allez en paix. La colonnade de Bernini, juste devant, à elle seule: 75 millions. Urbi et orbi. Elle est ovale, et ne sert à rien, je le précise. On se sent petit, n'est-ce pas? C'est ce que dit aussi un proverbe afghan.



D'où je tire que l'architecture, c'est un délire. Et que ce délire n'appartient pas à l'architecte, qui est le contrôleur du délire en question. Souvent le frein de ce délire. Souvent le meurtrier de ce délire. L'architecture, c'est le délire de celui qui *n'est pas* architecte.

Poursuivons: l'architecture serait donc un besoin. Ce serait le sexe des civilisations. La libido de la praxis (si, si, on peut aussi, paraît-il, le dire ainsi). Toute praxis traînerait avec elle cette énergie fondamentale, cette volupté (sens réel de libido) qui la porterait à cristalliser sous la forme d'une construction chacun de ses exercices, chacun de ses mouvements les plus insignifiants. Se nourrir (acte précis) voudrait un décor (abstraction). Dormir (acte précis, et le plus passif qui soit, puisqu'il suppose les yeux fermés) voudrait aussi un décor, celui d'une chambre-à-dormir... les yeux fermés! Etc... etc... Même uriner, acte réputé secret, voudrait un lieu, un espace, policé et représentatif... Curieux.



AUTO ARCHÏ 89

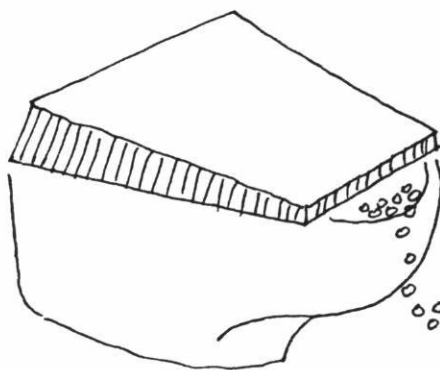
Ainsi, il existerait une libido architecturale. Ce serait déjà compliqué, si cette volupté, si ce besoin était chez l'individu seulement. Mais il se trouve aussi chez la série, ou le groupe, et il se différencie de groupe en groupe, de peuple en peuple, de milieu social en milieu social... C'est donc la complication extrême, l'insoluble, l'impensable... Et voilà pourquoi l'architecte n'existe pas (retour à mes prémisses). Votre fille est muette parce qu'elle n'a jamais parlé.

(Parenthèse. Il y aurait lieu, là-dessus, de développer plusieurs incidentes. Celle-ci, entre autres: qu'un groupe ne serait une civilisation véritable que lorsqu'il aurait couché avec son architecture. Drame peut-être de l'Amérique. L'Américain se reconnaît-il dans

ses gratte-ciel? Va savoir. Peut-être, mais alors c'est raté: ils sont trop petits pour lui. Le Corbusier l'avait dit, en boutade, mais je vous dis, moi, que l'humour du Corbu frisant le zéro absolu, c'était sérieux: ils sont trop petits, et rentables. Tant qu'à faire, il fallait construire le projet de Wright (qui, lui, avait vu clair): le gratte-ciel de un mille de haut et surtout, surtout, *pas rentable* (section bi-parabolique, et 15% de place perdue à chaque étage).

Ce qui semble avoir fixé l'Amérique du sud et du centre dans une «hispanité» et une «lusitanité» excessives (et importées) serait l'architecture des cathédrales et des édifices publics, images colonisantes et non-rentables. Au Québec et en Nouvelle-Angleterre, même chose, à des degrés moindres (par la durée moins longue de l'époque coloniale): les églises, et naturellement dans des schémas ethniques différents, français et anglais.

Tout irait ensemble: libido de groupe égale architecture, égale fixation du groupe, égale libido. Ce serait une incidente à étudier.)



PROJET POUR UNE
PLACE DES ARTS

Allons plus loin. L'architecture, comme toute libido, est un orgueil. Ma maison, ma rue, ma ville, ma campagne, mon pays. Ils sont à moi, ils doivent être beaux. Non pas par la notion du beau de Socrate ou d'Aristote, que non! Par la notion comparative du *plus beau que le tien*. Ce qui veut dire par une marque de supériorité.

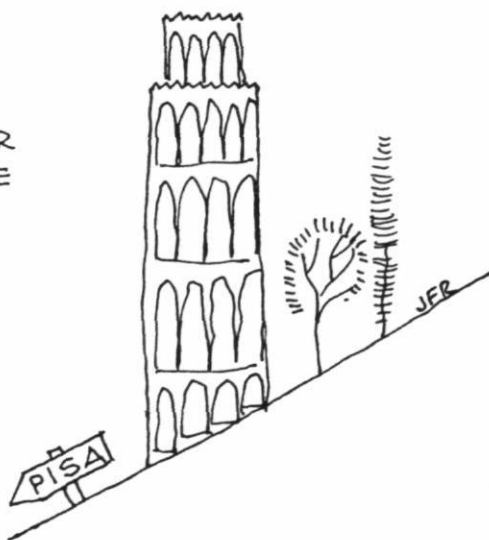
Étant donné que ma maison sera plus belle que la tienne d'après tes critères de beauté à toi (qui n'est pas moi), je situe mon

orgueil à me convaincre moi-même que tes critères de beauté à toi sont les vrais critères de beauté. Je m'aligne sur toi. Je veux de l'architecture comme toi tu l'aimeras. Le résultat de ceci, de ce jeu de miroir, c'est que *je* (client) n'obtiendra jamais l'architecture qu'il lui faudrait à lui (client) sinon celle que *moi* (l'architecte) lui donnerai afin de plaire à l'*autre* (l'autre, le spectateur).

Si l'architecte disait à son client (exemple de la maison familiale) qu'il n'a aucunement besoin de cloisons séparant sa cuisine de sa salle à manger, le client serait fort embêté. Mais quelques années après, la mode arrivant à réunir ces deux «pièces», l'autre (le spectateur) s'y étant habitué et l'admettant, le client soudain se laisse tenter. Il ouvre les deux «pièces». Timidement. Il fait un passe-plats, il enlève une porte. Ça ne donne rien, solutions bâtarde. Bricolage. L'architecture reflet d'un mode de vie. Mode de vie changeant? Pas d'architecture. Cet exemple pour amener ceci: que l'architecture ne pourrait exister que statique, ou statufiée.

Et qu'à partir du moment où la vie est faite de mobilité, l'architecture ne peut être qu'une sorte de rêve d'absolu, de désir angélique, une sorte de métaphysique... bref: un désir duquel on se rapproche plus ou moins, suivant les circonstances.

PROJET DE TOUR
EN MONTAGNE



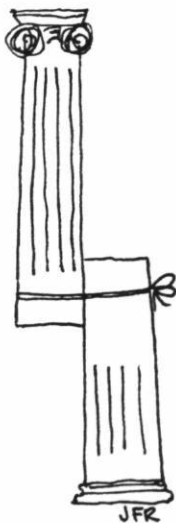
LES PETITES QUESTIONS DU PROMENEUR MYOPE

L'architecture de prestige des centre-ville américains. C'est ainsi que l'on dit (Michel Butor, Montréal, mars 1987). Je regarde cela et ne vois que traitements de façade. C'est la pellicule, l'enveloppe, qui veut exprimer ce mot horrible: «prestige». Elle le fait par le moyen de matériaux (verre, métal) de proportions, de couleurs, de formes — comme elle l'a toujours fait avec d'autres matériaux (pierre, marbre, brique). Je cligne des yeux: cela n'est pas de l'architecture, ce n'en est qu'une partie, l'enveloppe.

*

Esthétique urbaine du Québec. Je vois une esthétique américaine de l'époque des pionniers, de l'époque de construction d'un pays neuf. L'espace est conçu comme un aménagement de pionniers. On prend la place qu'il faut, on avance, on grandit. Go west, man.

Exemple: une rue avec des vides n'est pas une rue. Elle est un devenir de rue. Quand sera-t-elle finie, et où se terminera-t-elle? Or c'est



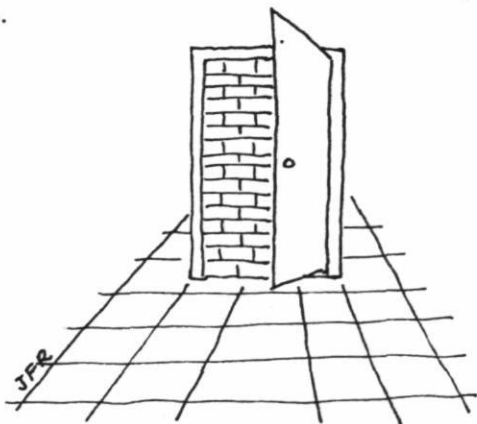
à partir d'une rue finie que commence l'existence architecturale de cette rue. Vivriez-vous dans une maison pas finie? Oui? Alors vous êtes en devenir d'architecture. Nous parlerons d'architecture lorsque ce sera fini. En Amérique: jamais.

(Parenthèse. Ne pas prendre cela en mauvaise part. Il n'y a pas de jugement de valeur là-dessous. Se souvenir que dix mille ans de civilisation chinoise n'ont pas d'architecture, au sens où l'entendent les Occidentaux. Les Chinois s'en moquent, ce n'est pas leur tasse de thé. Cela ne leur enlève rien.)

*

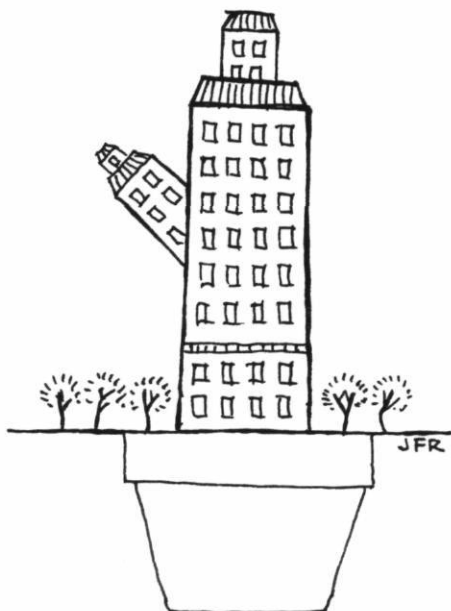
L'esprit des lieux. Démolir, reconstruire. Mais dans quel esprit? Y a-t-il un esprit des lieux, qui interdirait de construire nouveau, différent, au milieu de l'ancien, et semblable? Cette question n'a jamais été résolue par les architectes. Il est à souhaiter qu'elle ne le soit pas, les deux possibilités de réponse étant la mort de la notion même d'architecture. L'art n'a pas de solution, ou alors ce n'est plus de l'art. Malheureux architectes, voici mon mouchoir pour éteindre vos larmes.

MUSSET



Fonctionnel. Un projet de loi (loi 109: sang neuf? sans neuf?) est à l'étude. Il déclarerait crétine toute personne utilisant le mot fonctionnel sans le définir d'une phrase de deux cents pages minimum. Des camps d'internement pour crétins seraient prévus. Le projet de loi

ne franchira pas la première lecture, car nous sommes des démocrates. Je regarde comment fonctionnent les architectures, et je m'amuse. Ce qui fonctionnait hier ne fonctionne plus. Ce qui fonctionne aujourd'hui ne fonctionnera plus. Il faudra donc changer l'architecture. Un salon de résidence est une salle de spectacles TV, et de concerts, six heures de moyenne par jour. Il n'est pas équipé en salle de spectacle mais en salon 1800, où l'on faisait la causette et la tapisserie. Une chambre à coucher: le plafond est intéressant à contempler. Y a-t-il quelque chose à voir, au plafond? Un radiateur, c'est pour chauffer par radiation. Tout ce qui empêche cette radiation rend le radiateur peu efficace. Pourquoi cacher le radiateur dans une boîte ou derrière des rideaux? Parce que c'est pas beau, dit le crétin. Au goulag! De chaque côté de ma fenêtre, j'ai mis des rideaux, des draperies. Pardon? De chaque côté? devant un mur, donc? Ben oui. Tous les décorateurs: à Sing-Sing! (Il y a beaucoup d'architectes qui sont décorateurs.) Peindre du bois, vous rendez-vous compte? À refaire tous les trois ans, dehors comme dedans. Peindre de la brique? Tous les peintres, à l'hôpital!



La rue. Qu'est-ce qu'une rue? C'est un espace architectural pour vivre. Ce n'est pas un espace vide entre bâtiments et destiné à se rendre d'un point à un autre (qui s'appelle un chemin). Il y a des vitrines? C'est pour regarder. Des pissotières, des bancs, des lampadaires, des arbres, des fleurs, et un *climat* naturel, biologique.

Les galeries marchandes en sous-sol ne sont pas des rues, ce sont des magasins.

La rue Sainte-Catherine est (parfois) une rue. La rue Sherbrooke (parfois) aussi. Il n'y en a guère, des rues. Or une ville sans rues est une ville morte. La plupart des villes modernes sont aussi mortes que les ruines de Pompéi.



Tourisme. Que vont voir les touristes? L'architecture des autres. Est-ce pour se rassurer sur la leur, se faire envie, se convaincre de leur mauvaise qualité de vie? Ou de la curiosité ordinaire? Ils sont mignons avec leurs appareils à photographier le désir. Je cligne des yeux: l'architecture est ce qui se fait ailleurs, en d'autres époques, c'est bien ce que je pensais, la plus belle architecture est celle des cimetières.

